

XYZ. La revue de la nouvelle

Le bâillon

Michèle Audet



Numéro 54, été 1998

Retards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Audet, M. (1998). Le bâillon. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 33–36.

Le bâillon

Michèle Audet

 Quelque chose s'est cassé. Quelque chose a hurlé en moi, a pris toute la place et l'occupe encore. Je ne suis plus sûr d'habiter ce grand corps inepte. J'en ai été chassé, je crois. Je suis terré au fond d'une garde-robe, sous les chaussures, dans une maison qui était la mienne. Ils m'ont rapatrié, pensent-ils. Ils se fient aux apparences. Ils me voient : je me lève, je me brosse les dents, donc je suis là. Je les regarde circuler autour de moi comme dans un film au ralenti. Un brouillard me les cache ; je ne comprends pas ce qu'ils disent. Leurs mots sont devenus transparents. Tous, ils parlent une langue étrangère, très ancienne.

La nuit, ils cessent de poser des questions. Pourtant, rien n'est moins silencieux que mes nuits. Quand leurs bruits se taisent, le cri reprend toute sa place, acéré, gigantesque.

Ils dorment. Pas moi. Les images reviennent, toujours les mêmes ; l'ordre varie, mais les couleurs ne s'altèrent pas. Pas plus que l'expression des visages. Je suis rompu de fatigue, mais rien ne veut s'assoupir en moi. Mes yeux restent ouverts comme ceux d'un poisson qui trouve que l'agonie se prolonge. Pas de larmes, pas un son. J'ai les lèvres cousues de silence et ça ne se cicatrise pas. Juste l'impuissance. La honte insupportable de n'avoir pu empêcher ça et de persister, nuit après nuit, à arriver trop tard.

Il aurait fallu, ce jour-là, me fendre la bouche d'une oreille à l'autre pour qu'une pareille clameur puisse jaillir. J'avais perdu mon couteau. J'aurais dû prendre mon fusil.

Je crois me rappeler que nous étions une quinzaine. Quinze statues de sel dans des coquilles vides. Ils nous ont arrachés un à

un à la scène, en nous parlant comme à des enfants mal réveillés d'un cauchemar. Les gars ne se reconnaissaient même plus. Des regards de verre sous des casques bleus.

Cela a pris des heures, au baraquement, avant qu'un de nous soit capable d'émettre un son. Les mots m'ont déchiré les oreilles comme ils ont dû scier la gorge de celui qui a raconté. C'était une telle injure de parler. Moi, je n'ai pas pu. Je ne savais déjà plus comment faire. Desséchées, fondues, les cordes vocales. Plus rien au fond de la gorge. Juste un cri qui ne trouve pas de chemin. Depuis, les coups résonnent à l'intérieur de moi. Sans cesser, sans diminuer. Comment croire que je vais résister, que je vais survivre à ça ?

J'ai fini ma carrière. J'ai atteint le bout de ma route et elle ne menait nulle part. Le vertige, la nausée, c'est par eux que je me sais toujours vivant. Je me demande à quel titre, de quel droit. Je scrute les mots, sans rien trouver qui puisse témoigner de ce que j'ai vu. Je n'ai pas, ce jour-là non plus, trouvé le son qui aurait porté mon cri.

Je me croyais préparé à tout. Ce n'est pas le hasard ou le goût de l'aventure qui conduit à ce type de mission. Je pensais connaître le mode d'emploi de l'humain jusque dans les catastrophes. J'étais convaincu de pouvoir tout affronter, même la pire des atrocités. Intervenir d'abord et se laisser émouvoir ensuite, c'est ce qu'on nous apprend. On n'est efficace qu'à ce prix-là. Au bout d'un moment, ça devient automatique. Mais qui aurait pu prévoir ça ?

Il aurait mieux valu crever sur place au moment où on les a découverts. Je suis piégé : chaque nuit, le scénario se répète et jamais on n'arrive assez tôt.

Quelques-uns parmi nous sont mariés, certains gars ont même des enfants. Quand je suis parti, je ne savais pas que ma femme était enceinte. Un petit lui a poussé au ventre pendant mon absence. On me ramène au pays alors qu'il naîtra bientôt. On n'y avait pas trop pensé, elle et moi on s'était dit : si un bébé s'annonce, on le prendra.

Pauvre Clémence, elle ne se méprendra pas longtemps. Son homme n'est pas rentré de la guerre, l'armée a expédié à la place une enveloppe de couleur chair. Elle étreint mon bras toutes les nuits. Elle presse ma paume sur son ventre. Mes doigts ne veulent rien sentir.

Le cri, elle ne l'entend pas, pourtant, je suis sûr que j'en deviendrai sourd. Je voudrais imaginer un regard innocent, au moins une figure sans traits, sans expression. Désormais, l'enfance ne porte plus que le visage de ces gamins cloués aux murs de leur maison, juste assez haut pour que leurs pieds ne touchent le sol. Si le choc ne m'avait paralysé, j'aurais empêché les autres gars d'entrer, je leur aurais épargné de voir ça.



Je refuse de lancer un marmot de plus dans le chaos sanguinaire. Sa mère tient le coup, mais pour combien de temps ? Elle est si peu soutenue par son homme, inopérant, pas revenu de la guerre. Qui n'en reviendra peut-être jamais. Ou juste le temps d'écrire une lettre maladroite, d'organiser le dernier départ d'un corps que l'esprit a déserté.

Pour Clémence, la maternité, c'est l'extase. Elle ne sait pas ce qui l'attend. Elle n'a pas vu l'incrédulité dans le regard du bambin que j'imagine passé le premier sous le marteau du charpentier. Elle n'a pas lu la terreur de plus en plus grande dans les yeux des autres, ni, imprimée sur le visage de la mère, l'épouvante de celle qu'on a dû torturer en dernier, pour qu'elle jouisse du spectacle. Elle n'entend pas toutes les nuits jusqu'à l'aube la femme qui a dû supplier qu'on la laisse achever elle-même ses petits plutôt que de les voir agoniser, suspendus à un clou comme des poules à qui on a oublié de trancher le cou.



Inapte, qu'ils disent. Et aphasique. Injectez-les-moi, les mots, si vous le pouvez. Je ne me souviens plus comment parler. Plus rien à dire. Tout est si dérisoire ; il faut nommer ça. Ou alors se taire à jamais.

Je ne serai peut-être plus là quand l'enfant arrivera. Ma maison est pleine de clous que j'ai enfoncés moi-même, un à un. Ma main se souvient du marteau, de l'impact de chaque coup. J'entends éclater le bois, il crie. J'habite une tombe dont les murs saignent et où il n'y a de place que pour moi. Pas pour Clémence ni pour le petit.

Il est à demi orphelin, il le sait déjà, il doit sentir que je n'ai aucune tendresse à partager avec lui. Clémence est persuadée que la vie l'emporte toujours, que son homme rentre de ses missions parce qu'il y a quelque part une justice divine qui le protège, vu que c'est un bon gars. Elle persiste à croire que l'amour viendra à bout de tout.

Elle ressent des contractions depuis quelques jours. Si ça pouvait annoncer une mort sans tourment pour le « cher petit ange ».

Mes pensées lui seraient intolérables. Je ne peux pas lui montrer les images atroces qui me dérobent à elle. Ni même lui en parler.

Je ne pourrai pas mentir. Dès notre première rencontre, l'enfant saura qu'il est arrivé en enfer ; il n'aura qu'à me regarder droit dans les yeux.



Elle a rugi, la petite. Je comprenais sa colère d'être arrachée aux limbes. Le vacarme en a surpris quelques-uns. Clémence gueulait de douleur, notre fille rageait ; leur fureur m'a harponné. En hurlant, j'ai quitté le monde des muets, des morts-vivants. J'ai décidé de me battre, avec elles.